

Denis CLARINVAL

# LE PLUS LAID DES HOMMES



« *Et de nouveau Zarathoustra erra par les monts et les forêts et ses yeux cherchaient sans cesse, mais nulle part ne se montrait celui qu'il voulait voir, le désespéré à qui la grande douleur arrachait ces cris de détresse. Tout le long de la route cependant, il jubilait dans son cœur et était plein de reconnaissance.* « *Que de bonnes choses m'a données cette journée, disait-il, pour me dédommager de l'avoir si mal commencée ! Quels singuliers interlocuteurs j'ai trouvés !*

*Je vais à présent remâcher longtemps leurs paroles, comme si elles étaient de bons grains ; mais dent les broiera, les moudra et les remoudra sans cesse, jusqu'à ce qu'elles coulent comme du lait en l'âme !* »

Ainsi donc Zarathoustra erre dans la montagne : il cherche cet homme désespéré auquel sa douleur arrachait tout à l'heure ces cris de détresse. De qui s'agit-il ? Pour le savoir, il nous faut revenir quelques épisodes en arrière jusqu'à la rencontre du vieux devin (« Le cri de détresse »).

« *À peine ces paroles avaient-elles été prononcées que le cri retentit de nouveau, plus long et plus anxieux qu'auparavant et déjà beaucoup plus près.* « *Entends-tu, entends-tu, ô Zarathoustra ? s'écria le devin, c'est à toi que s'adresse le cri, c'est toi qu'il appelle : viens, viens, viens, il est temps, il est grand temps !* »

*Mais Zarathoustra se taisait, troublé et ébranlé ; enfin il demanda comme quelqu'un qui hésite en lui-même : « Et qui est celui qui m'appelle là-bas ?* »

« *Tu le sais bien, répondit vivement le devin, pourquoi te caches-tu ? C'est l'homme supérieur qui t'appelle à son secours !* »

Cet homme désespéré, c'est donc l'homme supérieur et si Zarathoustra s'obstine à le chercher c'est que de tous les hommes supérieurs qu'il lui a été donné de rencontré jusqu'ici, aucun n'a poussé ce cri de détresse que le devin lui avait permis d'entendre. Bien au contraire il a rencontré de singuliers personnages qui lui ont apporté des bonnes choses, du grain à moudre jusqu'à ce qu'il coule en son âme comme un lait réconfortant : les deux rois, l'homme conscientieux, l'enchanteur et le pape « hors-service » pour cause de mort de Dieu, autant de rencontres qui vont lui permettre d'oublier de cette journée son mauvais commencement (la rencontre du devin). Il les a tous, ainsi que le devin, invités à rejoindre sa grotte. Alors qu'en

est-il de ce cri de détresse que, en présence du devin, il a entendu ? La réponse à cette question se trouve dans « Le signe » qui clôt le livre IV :

*« Tout cela dura longtemps ou bien très peu de temps : car véritablement il n'y a pas de temps sur la terre pour de pareilles choses. — Mais dans l'intervalle les hommes supérieurs s'étaient réveillés dans la caverne de Zarathoustra, et ils se préparaient ensemble à aller en cortège au-devant de Zarathoustra, afin de lui présenter leur salutation matinale : car en se réveillant ils avaient remarqué qu'il n'était déjà plus parmi eux. Mais lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la caverne, précédés par le bruit de leurs pas, le lion dressa les oreilles formidablement, et, se détournant tout à coup de Zarathoustra, sauta vers la caverne, avec des hurlements furieux ; les hommes supérieurs cependant, en l'entendant hurler, se mirent tous à crier d'une seule voix et, fuyant en arrière, ils disparurent en un clin d'œil.*

*Mais Zarathoustra lui-même, abasourdi et distract, se leva de son siège, regarda autour de lui, se tenant debout, étonné, il interrogea son cœur, réfléchit et demeura seul. « Qu'est-ce que j'ai entendu ? dit-il enfin, lentement, que vient-il de m'arriver ? » »*

Jusqu'à la sortie des hommes supérieurs, le lion « ronronnait » bien sagement sur les genoux de Zarathoustra et tous deux étaient entourés d'une nuée de colombes. Le lion, à la vue des hommes supérieurs, bondit en rugissant et les hommes effrayés s'enfuirent dans la caverne en poussant des cris de détresse car le lion s'était lancé à leur poursuite. Zarathoustra comprit tout d'un coup que ce que lui avait laissé entendre le devin n'était qu'une simple prédiction de ce qui se passait à l'instant même.

*« Et déjà le souvenir lui revenait et il comprit d'un coup d'œil tout ce qui s'était passé entre hier et aujourd'hui. « Voici la pierre, dit-il en se caressant la barbe, c'est là que j'étais assis hier matin : et c'est là que le devin s'est approché de moi, c'est là que j'entendis pour la première fois le cri que je viens d'entendre, le grand cri de détresse.*

*Ô hommes supérieurs, c'est votre détresse que me prédisait hier matin ce vieux devin, c'est vers votre détresse qu'il voulut me conduire pour me tenter : ô Zarathoustra, m'a-t-il dit, je viens pour t'induire à ton dernier péché. »*

De quel péché était-il question dans les paroles du devin ? La réponse de Zarathoustra ne va pas tarder :

« *À mon dernier péché ? s'écria Zarathoustra en riant avec colère de sa propre parole : qu'est-ce qui m'a été réservé comme mon dernier péché ?* » *Et encore une fois Zarathoustra se replia sur lui-même, en s'asseyant de nouveau sur la grosse pierre pour réfléchir. Soudain il se redressa : « Pitié ! La pitié pour l'homme supérieur ! s'écria-t-il et son visage devint de bronze. Eh bien ! Cela — a eu son temps ! Ma passion et ma compassion — qu'importent d'elles ? Est-ce que je recherche le bonheur ? Je recherche mon œuvre !* »

Le dernier péché auquel le devin prédestinait Zarathoustra, c'est donc la pitié pour les hommes supérieurs en proie à la fureur dévorante du lion. Mais, ajoute aussitôt Zarathoustra, « cela a eu son temps » : que lui importent passion et compassion, lui qui ne cherche pas le bonheur mais seulement à réaliser son œuvre. S'il renonce à présent à toute pitié, il en a pourtant fait preuve la veille encore lorsqu'il a rencontré le plus laid des hommes. Mais n'anticipons pas !

Suivant sa propre errance, Zarathoustra se retrouve dans un endroit sinistre, un endroit de mort.

« *Mais à un tournant de route que dominait un rocher, soudain le paysage changea, et Zarathoustra entra dans le royaume de la mort. Là se dressaient de noirs et de rouges récifs : et il n'y avait ni herbe, ni arbre, ni chant d'oiseau. Car c'était une vallée que tous les animaux fuyaient, même les bêtes fauves ; seule une espèce de gros serpents verts, horrible à voir, venait y mourir lorsqu'elle devenait vieille. C'est pourquoi les pâtres appelaient cette vallée : Mort-des-Serpents.* »

Cette vallée est surnommée « Mort-des-serpents » car c'est là que les horribles serpents verts viennent mourir ; en cet endroit rien ne pousse et rien ne vit, pas même les bêtes fauves : c'est un royaume de silence abandonné des oiseaux et de leurs chants. On n'y rencontre que des récifs noirs et rouges. La référence au roman de Stendhal, que Nietzsche appréciait particulièrement, semble évidente mais comment l'interpréter ? Ce titre en deux couleurs du roman de Stendhal a donné lieu à de multiples interprétations dont chacun s'accorde à dire qu'elles se superposent, l'auteur n'ayant donné aucune explication à ce sujet. Ce qui nous importe ici, c'est la symbolique attribuée par Nietzsche à cette double coloration des récifs

dans le cadre de sa description du lieu. Il s'agit bien de récifs, ces lieux de naufrages des bateaux qui, faute d'être guidés depuis les rives, s'égarent dans la nuit et se fracassent finalement sur les côtes rocheuses. On peut dès lors penser que ces récifs sont des métaphores du nihilisme destructeur de l'homme et de la vie. On connaît l'aversion de Nietzsche pour la révolution française dont il fait de Rousseau la figure centrale : l'hostilité de Nietzsche à l'égard de Rousseau court tout au long du premier livre de « La volonté de puissance ». On pourrait être surpris que cette double hostilité s'accorde aussi facilement d'une admiration pour Stendhal dont on sait qu'il était, lui aussi, l'une des grandes figures du mouvement des Jacobins. Cependant on se doit de souligner une ambiguïté dans la position de Stendhal : s'il incarne l'esprit révolutionnaire, il incarne tout autant la nostalgie des temps qui l'ont précédé et de l'insouciance provinciale dont Madame de Rénal est la figure même contrastant avec celle de Mathilde de La Mole. Julien Sorel, personnage principal du roman, entretient avec Madame de Rénal une relation amoureuse qui atteindra son paroxysme lors de la détention de Julien, coupable d'avoir voulu l'assassiner sans y parvenir. En dépit des tentatives de Madame de Rénal pour le sauver, Julien prononce devant la Cour un discours révolutionnaire qui le conduira à la guillotine ; sa maîtresse succombera peu de temps après. Ce dénouement est à l'inverse de celui du « Faust » de Goethe : ici c'est l'amour de Marguerite qui sauve Faust de la damnation tandis que là c'est la mort qui triomphe, doublement, de l'amour des deux amants. Situation analogue avec « La chartreuse de Parme » : après la mort de l'enfant de Clélia dont il est le père et la mort de Clélia qui l'a suivi, Fabrice se retire pieusement dans une Chartreuse où il meurt rapidement, une mort suivie rapidement par celle de Gina, sa tante bienfaitrice, qui n'a pu surmonter son chagrin. Les « successeurs » de Stendhal, on retient deux lignées : les «rougistes » et les « chartreux ». Les premiers font référence à l'esprit révolutionnaire de l'auteur et rappellent, dans l'imagerie populaire la Terreur sous Robespierre, l'usage intensif de la guillotine et le sang versé. Les « chartreux » se rapportent plutôt à la dimension sentimentale, voire romantique, de Stendhal et aux actes désespérés dont témoignent les deux romans évoqués. Rousseau, qui, selon Nietzsche, incarne à lui seul la révolution, est compté parmi les nihilistes au même titre que Kant ou Schopenhauer ; quant aux « chartreux », ils rappellent le nihilisme inhérent au romantisme dont Wagner était figure de proue. Quoi qu'il en soit, ces deux récifs, selon la couleur qui leur est propre et les mouvements auxquels chacune d'elles se rapportent, sont les symboles d'un nihilisme qui ne peut mener l'homme qu'au devant de sa

propre perte, de la même manière que les serpents verts viennent succomber au pied de ces récifs.

*« Zarathoustra, cependant, s'enfonça en de noirs souvenirs, car il lui semblait s'être déjà trouvé dans cette vallée. Et un lourd accablement s'appesantit sur son esprit : en sorte qu'il se mit à marcher lentement et toujours plus lentement, jusqu'à ce qu'il finît par s'arrêter. »*

Zarathoustra est songeur et même il devient sombre car il lui semble s'être déjà retrouvé en pareil endroit, non pas celui-là précisément mais un autre paysage de mort : la place publique dans le prologue, la forêt déserte où fut enseveli le funambule, les fragments humains dans « De la rédemption » ? Ces lieux dont toute vie, en dépit des apparences, s'est retirée, Zarathoustra en a rencontré plus d'un....

*« Mais alors, comme il ouvrait les yeux, il vit quelque chose qui était assis au bord du chemin, quelque chose qui avait figure humaine et qui pourtant n'avait presque rien d'humain — quelque chose d'innommable. Et tout d'un coup Zarathoustra fut saisi d'une grande honte d'avoir vu de ses yeux pareille chose : rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blancs, il détourna son regard, et déjà se remettait en marche, afin de quitter cet endroit néfaste. »*

Et voilà qu'en ce cimetière où il s'est finalement arrêté, le regard de Zarathoustra se pose sur une chose qui a figure humaine et cependant quasiment rien d'humain : un monstre en quelque sorte, d'une laideur innommable. Zarathoustra est alors saisi d'une honte qui le fait rougir et l'oblige à détourner son regard. Et déjà il veut se remettre en route pour quitter ce sinistre endroit. Zarathoustra a honte d'avoir vu pareille chose mais pourquoi donc ? La honte ne revient-elle pas à celui qui affiche pareille laideur ? L'effet de surprise ne devrait-il pas jouer en faveur de Zarathoustra ? Il n'y a de honte qu'en présence d'autrui : je veux bien être le plus laid des hommes s'il ne se trouve personne devant lequel j'aurais à en rougir. Considérons ce que Sartre nous dit de la honte dans « L'être et le néant » :

*« Considérons, par exemple, la honte. Il s'agit d'un mode de conscience dont la structure est identique à toutes celles que nous avons précédemment décrites. Elle est conscience non positionnelle (de) soi comme honte et, comme telle, c'est un exemple de ce que les Allemands appellent « Erlebnis », elle est accessible à la réflexion. En outre sa structure est intentionnelle, elle est appréhension honteuse de quelque chose et ce quelque chose est moi. J'ai honte de ce*

*que je suis. La honte réalise donc une relation intime de moi avec moi : j'ai découvert par la honte un aspect de mon être. Et pourtant, bien que certaines formes complexes et dérivées de la honte puissent apparaître sur le plan réflexif, la honte n'est pas originellement un phénomène de réflexion. En effet, quels que soient les résultats que l'on puisse obtenir dans la solitude par la pratique religieuse de la honte, la honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un. Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement, je le réalise sur le mode du pour-soi. Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout à coup toute la vulgarité de mon geste et j'ai honte. Il est certain que ma honte n'est pas réflexive, car la présence d'autrui à ma conscience, fût-ce à la manière d'un catalyseur, est incompatible avec 'attitude réflexive : dans le champ de ma réflexion je ne puis jamais rencontrer que la conscience qui est mienne. Or autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparaîs à autrui. »*

(Sartre, « L'être et le néant », partie III, chapitre I. « L'existence d'autrui »)

S'il n'y a de honte qu'en présence d'autrui, faut-il que cette présence et ce regard soient effectifs ? L'expérience de « l'homme à la serrure », dans la suite du texte, est claire à ce sujet : un homme regarde par le trou d'une serrure quand il perçoit un bruit : croyant qu'une personne l'observe, il s'arrache à son observation et rougit : voyant que le couloir est vide (il s'est trompé), il se repense sur la serrure tout en continuant de rougir. De même, dans « Le voyageur » au livre III du Zarathoustra, celui-ci a soudain honte de ses propres pensées eu égard aux amis qu'il vient d'abandonner dans les « Iles Bienheureuses » : c'est la conscience de l'autre qui nous renvoie à notre honte, que sa présence soit effective ou non. Le regard de l'autre me met au fait de ce dont, en sa présence, il me faut avoir honte : une attitude coupable mais aussi une infirmité dont je suis innocent et qui cependant me fait honte. La honte est un rapport à soi toujours médiatisé par un autre : j'ai honte de moi devant autrui. Le regard de l'autre est infranchissable et agit comme un miroir : j'ai honte de moi en présence d'autrui non parce qu'il me regarde et porte un jugement quelconque sur ce que je suis (comment le saurais-je ?) mais parce que je me saisis dans la conscience de l'autre qui me voit tel que je me saisis moi-même dans ma propre conscience. Si ce détours par Sartre justifie que l'homme laid, en présence de Zarathoustra le voyant, doit éprouver un sentiment de honte, il ne permet pas, en revanche,

de rendre compte de cette honte qui accable Zarathoustra. Alors pourquoi ? Nietzsche s'en explique en ces termes dans « Le gai savoir » :

« *Qui appelles-tu mauvais ? — Celui qui veut toujours faire honte. »*

« *Que considères-tu comme ce qu'il y a de plus humain ? — Épargner la honte à quelqu'un. »*

« *Quel est le sceau de la liberté réalisée ? — Ne plus avoir honte devant soi-même. »*

(Nietzsche, « Le gai savoir », aphorismes 273 à 275)

Ce qu'il y a de plus mauvais, de plus inhumain, nous dit Nietzsche, c'est de faire honte à quelqu'un et c'est bien ce que fait Zarathoustra en posant son regard sur le plus laid des hommes. Ce dont Zarathoustra a honte, ce n'est pas la laideur de l'autre mais c'est, par son regard, d'avoir renvoyé l'autre face à sa propre laideur.

« *Mais soudain un son s'éleva dans le morne désert : du sol il monta une sorte de glouglou et un gargouillement, comme quand l'eau gargouille et fait glouglou la nuit dans une conduite bouchée ; et ce bruit finit par devenir une voix humaine et une parole humaine : — cette voix disait :*

« *Zarathoustra, Zarathoustra ! Devine mon énigme ! Parle, parle ! Quelle est la vengeance contre le témoin ?*

*Arrête et reviens en arrière, là il y a du verglas ! Prends garde, prends garde que ton orgueil ne se casse les jambes ici !*

*Tu te crois sage, ô fier Zarathoustra ! Devine donc l'énigme, toi qui brises les noix les plus dures, — devine l'énigme que je suis ! Parle donc : qui suis-je ? » »*

On relèvera seulement que le plus laid des hommes se pose en énigme face à Zarathoustra, l'obligeant, par une question, à s'arrêter mais il va plus loin cependant : il déconseille à Zarathoustra de marcher dans ses propres pas car il pourrait bien s'y casser les jambes.

« *Mais lorsque Zarathoustra eut entendu ces paroles, — que pensez-vous qu'il se passa en son âme ? Il fut pris de compassion ; et il s'affaissa tout d'un coup comme un chêne qui, ayant*

*longtemps résisté à la cognée des bûcherons, — s'affaisse soudain lourdement, effrayant ceux-là même qui voulaient l'abattre. Mais déjà il s'était relevé de terre et son visage se faisait dur.*

« *Je te reconnais bien, dit-il d'une voix d'airain : tu es le meurtrier de Dieu. Laisse-moi m'en aller.*

*Tu n'as pas supporté celui qui te voyait, — qui te voyait constamment, dans toute ton horreur, toi, le plus laid des hommes ! Tu t'es vengé de ce témoin. »*

En entendant l'énigme, Zarathoustra s'affaisse : comme un chêne finit par succomber aux coups de la cognée, lui-même chancelle mais très vite il se ressaisit car il a reconnu en ce plus laid des hommes le meurtrier de Dieu. L'homme a tué Dieu par vengeance d'être vu en permanence par ce témoin de sa laideur : comment aurait-il pu supporter davantage d'être ainsi livré à la vue permanente de Dieu ? Remarquons qu'à ce stade, l'homme laid ne prête à Dieu aucune intention ni aucun jugement : seulement cette réalité d'une exposition permanente. Rappelons-nous les dernières répliques de « Huis clos » de Sartre :

« *INÈS : Eh bien, qu'attends-tu ? Fais ce qu'on te dit, Garcin le lâche tient dans ses bras Estelle l'infanticide. Les paris sont ouverts. Garcin le lâche l'embrassera-t-il ? Je vous vois, je vous vois ; à moi seule je suis une foule, la foule. Garcin, la foule, l'entends-tu ? (Murmurant.) Lâche ! Lâche ! Lâche ! Lâche ! En vain tu me fuis, je ne te lâcherai pas. Que vas-tu chercher sur ses lèvres ? L'oubli ? Mais je ne t'oublierai pas, moi. C'est moi qu'il faut convaincre. Moi. Viens, viens ! Je t'attends. Tu vois, Estelle, il desserre son étreinte, il est docile comme un chien ... Tu ne l'auras pas !*

*GARCIN : Il ne fera donc jamais nuit ?*

*INÈS : Jamais.*

*GARCIN : Tu me verras toujours ?*

*INÈS : Toujours [Garcin abandonne Estelle et fait quelques pas dans la pièce. Il s'approche du bronze.]*

*GARCIN : Le bronze... . (Il le caresse.) Eh bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me*

*tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent... . (Il se retourne brusquement.) Ha ! Vous n'êtes que deux ? Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (Il rit.) Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru ... Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril... Ah ! Quelle plaisanterie. Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres. »*

Inès verra toujours Garcin et jamais il ne fera nuit : voilà très précisément ce qu'éprouve l'homme laid à la seule idée de Dieu. Comme Inès de l'amour entre Garcin et Estelle, Dieu toujours le verra, quoi qu'il fasse : le piège de Dieu s'est refermé sur lui et pour lui échapper, il croit, comme Estelle à l'égard d'Inès, pouvoir l'empêcher mais qu'importe finalement le regard de Dieu aussi longtemps qu'il y aura des hommes pour le regarder à leur tour. L'innommable, en échappant au regard de Dieu, croit pouvoir échapper à sa laideur mais il est trop tard : il est le plus laid pour l'éternité.

*« Ainsi parlait Zarathoustra et il se disposait à passer son chemin : mais l'être innommable saisit un pan de son vêtement et commença à gargouiller de nouveau et à chercher ses mots. « Reste ! » dit-il enfin —*

*— « Reste ! Ne passe pas ton chemin ! J'ai deviné quelle était la cognée qui t'a abattu, sois loué, ô Zarathoustra de ce que tu es de nouveau debout !*

*Tu as deviné, je le sais bien, ce que ressent en son âme celui qui a tué Dieu, — le meurtrier de Dieu : Reste ! Assieds-toi là auprès de moi, ce ne sera pas en vain.*

*Vers qui irais-je si ce n'est vers toi ? Reste, assieds-toi. Mais ne me regarde pas ! Honore ainsi — ma laideur ! »*

On relèvera seulement l'insistance de l'homme laid auprès de Zarathoustra pour qu'il reste encore ; mais Zarathoustra, qui a reconnu en lui le meurtrier de Dieu, a-t-il réellement deviné ce que ressent l'âme de ce meurtrier ? Il demande à Zarathoustra de ne pas le regarder de manière à honorer sa laideur : en quoi sa laideur est-elle honorable dès lors qu'on cesse de la regarder ? Sans doute ne se sent-il pas « méprisé » quand on ne le regarde pas mais ceci indique précisément qu'il ne fait qu'un avec sa laideur : au mieux ne veut-il pas l'apercevoir dans le regard de l'autre.

« Ils me persécutent : maintenant tu es mon suprême refuge. Non qu'ils me poursuivent de leur haine ou de leurs gendarmes : — oh ! Je me moquerais de pareilles persécutions, j'en serais fier et joyeux !

*Les plus beaux succès ne furent-ils pas jusqu'ici pour ceux qui furent le mieux persécutés ? Et celui qui poursuit bien apprend aisément à suivre : — aussi bien n'est-il pas déjà — par derrière !*

*Mais c'est leur compassion —*

— *c'est leur compassion que je fuis et c'est contre elle que je cherche un refuge chez toi. Ô Zarathoustra, protège-moi, toi mon suprême refuge, toi le seul qui m'aies deviné :*

— *tu as deviné ce que ressent en son âme celui qui a tué Dieu. Reste ! Et si tu veux t'en aller, voyageur impatient : ne prends pas le chemin par lequel je suis venu. Ce chemin est mauvais. »*

L'homme laid se dit persécuté par les autres, non par des pratiques hostiles mais par leur seule compassion : c'est ce pâtir-avec qu'il ne peut supporter car il n'est pas ici question de gêne qui détourne le regard ou de pitié mais d'une forme de sollicitude.

« *M'en veux-tu de ce que, depuis trop longtemps, j'écorche ainsi mes mots ? De ce que déjà je te donne des conseils ? Mais sache-le, c'est moi, le plus laid des hommes,*

— *celui qui a les pieds les plus grands et les plus lourds. Partout où moi j'ai passé, le chemin est mauvais. Je défonce et je détruis tous les chemins.*

*Mais j'ai bien vu que tu voulais passer en silence près de moi, et j'ai vu ta rougeur : c'est par là que j'ai reconnu que tu étais Zarathoustra.*

*Tout autre m'eût jeté son aumône, sa compassion, du regard et de la parole. Mais pour accepter l'aumône je ne suis pas assez mendiant, tu l'as deviné.*

*Je suis trop riche, riche en choses grandes et formidables, les plus laides et les plus innommables ! Ta honte, ô Zarathoustra, m'a fait honneur !*

*À grand peine j'ai échappé à la cohue des miséricordieux, afin de trouver le seul qui, entre tous, enseigne aujourd'hui que « la compassion est importune » — toi, ô Zarathoustra ! »*

L »homme laid ne peut se satisfaire de cette compassion : il est bien trop riche pour accepter une quelconque aumône. Mais s'il est riche, c'est seulement des actes innommables qu'il a commis : c'est pourquoi il ressent la honte de Zarathoustra comme un hommage à cette richesse. Ce qui fait honte à Zarathoustra, ce n'est pas la laideur de l'individu mais son acte meurtrier : voilà pourquoi Zarathoustra détourne son regard et veut, en silence, poursuivre son chemin. Si l'homme laid cherche à se réfugier auprès de Zarathoustra, c'est parce que ce dernier enseigne que « la compassion est importune » mais, jusqu'ici Zarathoustra a-t-il agi en conséquence ? Déjà le devin l'a mis en garde contre son dernier péché, la pitié, mais Zarathoustra, comme en bien d'autres occasions n'a-t-il pas fait preuve de compassion et de sollicitude envers autrui : le funambule qu'il a lui-même inhumé, les hommes supérieurs auxquels il a donné refuge, ses amis de la Vache Sacrée, les matelots sur le bateau... .

*« Que ce soit la pitié d'un Dieu ou la pitié des hommes : la compassion est une offense à la pudeur. Et le refus d'aider peut être plus noble que cette vertu trop empressée à secourir.*

*Mais c'est cette vertu que les petites gens tiennent aujourd'hui pour la vertu par excellence, la compassion : ceux-ci n'ont point de respect de la grande infortune, de la grande laideur, de la grande difformité.*

*Mon regard passe au-dessus de tous ceux-là, comme le regard du chien domine les dos des grouillants troupeaux de brebis. Ce sont des êtres petits, gris et laineux, pleins de bonne volonté et d'esprit moutonnier.*

*Comme un héron qui, la tête rejetée en arrière, fait planer avec mépris son regard sur de plats marécages : ainsi je jette un coup d'œil dédaigneux sur le gris fourmillement des petites vagues, des petites volontés et des petites âmes. »*

Ici l'homme laid inverse les rôles : c'est lui qui méprisent toutes ces petites gens secourables et, dit-il, le refus d'aider est bien plus noble. Ce sont les petites gens qui, faisant de la compassion une vertu, déshonore tout ce qui est grand dans le mal et l'infortune. Aussi les traite-t-il avec dédain : la compassion, dit-il, est une offense à la pudeur. Mais n'est-il pas précisément menteur en reprochant aux autres leur pitié pour sa laideur alors qu'ils devraient honorer, selon lui, son acte destructeur ? Que cherche-t-il en fin de compte : le blâme qui s'adresse au meurtrier ou la compassion qui s'adresse à l'infirme ? Il voudrait certes être

honoré pour son crime mais même Zarathoustra ne le peut pas et en ressent de la honte. Sartre, dans « L'être et le néant » considère la honte devant Dieu en ces termes :

« *Ainsi la honte est appréhension unitaire de trois dimensions : « l'ai honte de moi devant autrui. »* »

(Sartre, « L'être et le néant », Partie III, Chap. I, IV « Le regard »)

« *Si pourtant je conçois le « on » sujet devant qui j'ai honte, en tant qu'il ne peut devenir objet sans s'éparpiller en une pluralité d'autrui, si je le pose comme l'unité absolue du sujet qui ne peut aucunement devenir objet, je pose par là l'éternité de mon être-objet et je perpétue ma honte. C'est la honte devant Dieu, c'est-à-dire la reconnaissance de mon objectivité devant un sujet qui ne peut jamais devenir objet ; du même coup je réalise dans l'absolu et j'hypostasie mon objectivité : la position de Dieu s'accompagne d'un chosisme de mon objectivité ; mieux, je pose mon être-objet-pour-Dieu comme plus réel que mon pour-soi ; j'existe aliéné et je me fais apprendre par mon dehors ce que je dois être. C'est l'origine de la crainte devant Dieu. »* »

(Sartre, *ibidem*)

La honte est l'appréhension, dans une même unité, de trois dimensions : moi, la honte et l'autre. Par la honte je m'éprouve comme être-objet devant autrui-sujet : comment se tirer d'affaire ? En inversant les positions : en objectivant l'autre (par exemple » Monsieur, vous êtes un misérable ! »), je récupère ma position d'être-sujet et, en sa qualité d'objet, je place l'autre à ma merci. Mais s'agissant de la honte devant Dieu, cela ne fonctionne pas car il m'est impossible d'objectiver Dieu : Dieu est le sujet absolu devant lequel je deviens objet absolu, j'hypostasie mon objectivité, je me condamne à n'être éternellement qu'une chose. Aussi longtemps que j'admets l'existence voyante de Dieu, je me condamne à cette choséité que je ne suis pas. Aussi pour lui échapper, je dois nier Dieu de telle sorte qu'il ne puisse plus me voir. Cependant, comme pour autrui, il s'agit ici encore d'une projection, d'un « procès d'intention » : qui, même s'il est un misérable, peut savoir ce qui se passe dans la tête de Dieu, à supposer du reste qu'il en ait une ?

« *Trop longtemps on leur a donné raison, à ces petites gens : et c'est ainsi que l'on a fini par leur donner la puissance — maintenant ils enseignent : « Rien n'est bon que ce que les petites gens appellent bon. »* »

*Et ce que l'on nomme aujourd'hui « vérité », c'est ce qu'enseigne ce prédicateur qui sortait lui-même de leurs rangs, ce saint bizarre, cet avocat des petites gens qui témoignait de lui-même « je — suis la vérité ».*

*C'est ce présomptueux qui est cause que depuis longtemps déjà les petites gens se dressent sur leurs ergots — lui qui, en enseignant « je suis la vérité », a enseigné une lourde erreur.*

*Fit-on jamais réponse plus courtoise à pareil présomptueux ? Cependant, ô Zarathoustra, tu passas devant lui en disant : « Non ! Non ! Trois fois non ! » »*

Le texte peut, en première lecture, sembler banal compte tenu de ce qui précède et cependant il y a trois éléments qui nous autorisent à en douter : « je suis la vérité », « se dressent sur leurs ergots » et « trois fois non ! ». En effet ces trois éléments font référence à la passion de Jésus. N'a-t-il pas dit devant Pilate « Je suis la vérité » ; Pierre ne l'a-t-il pas trahi à trois reprises et enfin les ergots nous renvoient au coq qui, après le dernier reniement, s'est mis à chanter. Ajoutons que ce « prédicateur », un « saint bizarre » était sorti du rang des petites gens : Jésus était effectivement un prédicateur, fils de charpentier et, doit-on insister, le premier de tous les saints. C'est donc lui qui est fautif, coupable d'avoir enseigné l'erreur aux petites gens, ces gens qui, à présent, alors même que Dieu est mort, affichent leur compassion envers le plus laid des hommes. Et sans doute qu'ils le plaignent de sa laideur physique mais quelle serait leur réaction, compte tenu de ce que l'innommable vient de prononcer, s'ils savaient que sa véritable laideur est d'avoir tué Dieu ? Voilà précisément ce qu'a su Zarathoustra dès qu'il a posé son regard sur lui : se peut-il qu'il en soit autrement ? Zarathoustra est l'ami d'un aigle et surtout d'un serpent ; des êtres hideux il en a rencontré beaucoup ; il a porté sur ses épaules le cadavre démembré du funambule mais aussi le « nain » de l'esprit de lourdeur ; il a vu le serpent noir enfoncé dans la gorge du berger ; il a croisé les tarantules ; et tant d'autres choses encore. La mort de Dieu annoncée par l'insensé dans l »Le gai savoir » ne serait alors qu'une parodie de la mort du Christ : mais alors pourquoi tuer Dieu puisque Dieu-Christ est déjà mort sur la croix ? C'est du reste ainsi que le conçoit Nietzsche quand il oppose Dionysos au

« Crucifié ». Autre chose : les trois « non » prononcés par l’apôtre Pierre avant le chant du coq, c’est à présent, selon les dires de l’homme laid, ceux qu’a prononcé Zarathoustra : Zarathoustra serait-il une « parodie » du fondateur de l’Eglise chrétienne ?

Notons, au passage, que « L’Antéchrist » est mal nommé : les premières éditions françaises avaient pour titre « L’anti-chrétien », ce qui est d’autant plus approprié que, dans cet ouvrage, ce n’est pas la figure de Jésus qui est visée par Nietzsche mais celle de Paul de Tarse. Ajoutons-y une curieuse analogie : à l’occasion des noces de Cana, Jésus a changé l’eau en vin, ce qui, dans la mythologie grecque, est un privilège réservé à Dionysos. Dans le même esprit, c’est par le vin que Jésus, à la dernière cène, a symbolisé son sang, le vin nocturne (référence à « Le pain et le vin » d’Hölderlin) qui coule à flot lors de « La cène » au quatrième livre du « Zarathoustra ». Avec la tragédie commence aussi la parodie (« Le gai savoir », préface de 1886) : certes le « Zarathoustra » n’est pas une farce mais, posons-nous une fois encore la question « pourquoi Zarathoustra ne le fera-t-il pas ? » alors qu’il s’est pourtant réjoui de la gaieté affichée par les hommes supérieurs à l’occasion de « La fête de l’âne » ? A cette question peut s’en ajouter une autre : pourquoi seul celui qui aura compris le « Zarathoustra » sera capable de comprendre « L’Antéchrist ? ». Et si en fin de compte le Dieu de Jésus était un dieu qui danse, un Dieu de la joie et de la vie, un Dieu qui aime le vin nocturne ? Décidément Zarathoustra a encore bien des choses à nous apprendre... .

*« Tu as mis les hommes en garde contre son erreur, tu fus le premier à mettre en garde contre la pitié — parlant non pas pour tout le monde ni pour personne, mais pour toi et ton espèce.*

*Tu as honte de la honte des grandes souffrances ; et, en vérité, quand tu dis : « C'est de la compassion que s'élève un grand nuage, prenez garde, ô humains ! »*

*— quand tu enseignes : « Tous les créateurs sont durs, tout grand amour est supérieur à sa pitié » : ô Zarathoustra, comme tu me sembles bien connaître les signes du temps !*

*Mais toi-même — garde-toi de ta propre pitié ! Car il y en a beaucoup qui sont en route vers toi, beaucoup de ceux qui se noient et qui gèlent. —*

*Je te mets aussi en garde contre moi-même. Tu as deviné ma meilleure et ma pire énigme, — qui j'étais et ce que j'ai fait. Je connais la cognée qui peut t'abattre. »*

L'innommable reprend un mot de Zarathoustra : « c'est de la compassion que s'élève un grand nuage, prenez garde, ô humains ! ». Que faut-il comprendre ? Zarathoustra reprend un propos maintes fois prononcé par Nietzsche : il faut être dur, sans pitié pour la faiblesse, violent dans la sagesse. Soit ! Mais envers qui ? Que nous enseigne la volonté de puissance ? A dominer sans pitié le troupeau des plus faibles ? Certainement pas ! La volonté de puissance vise au dépassement de soi dans un combat sans répit avec l'esprit de lourdeur. Les nuages, c'est, comme chez Hölderlin, l'assombrissement, la privation de lumière et de chaleur réconfortante : or quoi de plus sombre, de plus noir que le « nain » qui empoisonne, depuis nos épaules, nos moindres pensées, quoi de plus sombre que le serpent engouffré dans le gosier du berger et dont la mort s'accompagne de la disparition du « nain », de la tarantule et de la vision des deux chemins ? Quoi de plus sombre que le ressentiment, l'esprit de vengeance dont a fait preuve le plus laid des hommes ? Voilà ce que Zarathoustra, d'un simple coup d'œil, a perçu, ce qui l'a fait chanceler et lui a donné l'envie de s'enfuir au plus vite. Il demeure cependant, surmontant sa honte d'avoir posé les yeux sur pareille engeance : aurait-il quelque chose à espérer ? Un retournement de situation ? Il est trop tôt pour cela et l'innommable persiste dans ses calomnies du divin, bien plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'ici. Comme s'il voulait se justifier de son crime abominable : attitude purement égoïste qui ne cherche aucunement à déstabiliser Zarathoustra que l'homme laid a d'ailleurs mis en garde en lui conseillant de ne pas marcher sur ses propres pas.

*« Cependant — il fallut qu'il mourût : il voyait avec des yeux qui voyaient tout, — il voyait les profondeurs et les abîmes de l'homme, toutes ses hontes et ses laideurs cachées.*

*Sa pitié ne connaissait pas de pudeur : il fouillait les replis les plus immondes de mon être. Il fallut que mourût ce curieux, entre tous les curieux, cet indiscret, ce miséricordieux.*

*Il me voyait sans cesse moi ; il fallut me venger d'un pareil témoin — si non cesser de vivre moi-même.*

*Le Dieu qui voyait tout, même l'homme : ce Dieu devait mourir ! L'homme ne supporte pas qu'un pareil témoin vive. »*

*Ainsi parlait le plus laid des hommes. Mais Zarathoustra se leva et s'apprêtait à partir : car il était glacé jusque dans les entrailles. »*

Dieu, qui jusqu'ici n'était que simple voyeur, devient légiste qui scrute du pauvre homme laid les moindres recoins comme si rien ne devait lui échapper : on peut bien confesser ses fautes, celle que l'on n'avoue pas, aucun prêtre ne saurait les pardonner. Aussi l'aveu ne suffit pas : Dieu doit faire lui-même l'inventaire, il doit tout peser pour en fin de compte... tout pardonner. Contrairement aux incroyants rieurs de la place publique qui se moquaient de l'insensé, celui-ci est orgueilleux, grave, sévère, dur envers les autres, peut-être même profond à sa manière : ne rappelle-t-il pas l'esprit de lourdeur tel que le décrivait Zarathoustra dans « *Lire et écrire* » ?

*« Et lorsque je vis mon démon, je le trouvai sérieux, grave, profond et solennel : c'était l'esprit de lourdeur, — c'est par lui que tombent toutes choses.*

*Ce n'est pas par la colère, mais par le rire que l'on tue. En avant, tuons l'esprit de lourdeur ! »*

En outre n'a-t-il pas reconnu avoir les pieds les plus longs et surtout les plus lourds, déconseillant à Zarathoustra de marcher dans ses pas ?

*« Être innommable, dit-il, tu m'as détourné de suivre ton chemin. Pour te récompenser, je te recommande le mien. Regarde, c'est là-haut qu'est la caverne de Zarathoustra.*

*Ma caverne est grande et profonde et elle a beaucoup de recoins ; le plus caché y trouve sa cachette. Et près de là il y a cent crevasses et cent réduits pour les animaux qui rampent, qui voltigent et qui sautent.*

*Ô banni qui t'es bannis toi-même, tu ne veux plus vivre au milieu des hommes et de la pitié des hommes ? Eh bien ! Fais comme moi ! Ainsi tu apprendras aussi de moi ; seul celui qui agit apprend.*

*Commence tout d'abord par t'entretenir avec mes animaux ! L'animal le plus fier et l'animal le plus rusé — qu'ils soient pour nous deux les véritables conseillers ! » —*

Le plus laid des hommes s'est banni lui-même, non en raison de sa laideur mais bien de son acte meurtrier mais Zarathoustra est « bon prince » : en échange du conseil de l'innommable, il l'invite à se rendre dans son refuge où il pourra se cacher des hommes. Il l'invite à s'entretenir avec ses animaux : de l'aigle il apprendra la fierté et du serpent la ruse. Mais a-t-il véritablement besoin des deux ? N'est-il pas assez fier de l'acte commis ? En revanche il ne saurait jurer que Zarathoustra a mordu à ses boniments. Quoi qu'il en soit ce meurtrier de Dieu se retrouvera bientôt en compagnie d'un pape inconsolable d'avoir été mis hors-service.

*« Ainsi parlait Zarathoustra et il continua son chemin, plus pensif qu'auparavant et plus lentement, car il se demandait beaucoup de choses et ne trouvait pas aisément de réponses.*

*« Comme l'homme est misérable ! pensait-il en son cœur, comme il est laid, gonflé de fiel et plein de honte cachée !*

*On me dit que l'homme s'aime soi-même : Hélas, combien doit être grand cet amour de soi ! Combien de mépris n'a-t-il pas à vaincre !*

*Celui-là aussi s'aimait en se méprisant, — il est pour moi un grand amoureux et un grand mépriseur.*

*Je n'ai jamais rencontré personne qui se méprisât plus profondément : cela aussi est de la hauteur. Hélas ! Celui-là était-il peut-être l'homme supérieur, dont j'ai entendu le cri de détresse ?*

*J'aime les hommes du grand mépris. L'homme cependant est quelque chose qui doit être surmonté. » »*

Zarathoustra reprend sa route mais il est songeur : l'homme, se dit-il, est misérable, à ce point laid qu'il doit beaucoup se mépriser lui-même pour parvenir à s'aimer et celui-ci, qui est le plus laid, doit être le plus grand mépriseur : est-ce lui l'homme supérieur dont il a entendu peu avant le cri de détresse ? Zarathoustra dit aimer les hommes de grand mépris, ajoutant aussitôt que l'homme doit être surmonté. Comment le pourrait-il s'il ne se méprise pas de sa faiblesse et de sa laideur profonde ?

## LAIDEUR

Qu'un esprit charbonneux rien n'est plus contrefait :

Il n'est de pire tourment qu'une âme dépossédée

De sa profonde Sagesse et sa Sérénité ;

Quand brillent les apparences, l'Etre est mis en retrait.

Quand prévaut ce qui semble, l'Etre en est falsifié,

Tenu dans le secret sans qu'on puisse l'énoncer,

Indicible et non vu, sous la parure caché

De ce qui saute aux yeux, sans plus loin s'engager.

Plus loin et plus profond, où sied la vérité

De tout ce qui paraît par l'œil apprivoisé,

De toute chose invisible sied aussi la beauté

Et parfois la laideur qu'on n'y peut opposer.

Car elle n'est pas un timbre sur le visage collé

Mais, dans le creux du pli, le message adressé

Aux hommes ainsi qu'aux dieux et à la trinité

Qu'ils forment avec la terre du firmament coiffée.

Les dieux qu'on croyait morts, par l'humain délaissés,  
Se cachent dans le lointain de la proximité,  
Enfouis sous notre peau où ils côtoient le laid,  
Car toujours la lumière vient de l'obscurité.

### **Le laid**

Je sais qu'à ma laideur les dieux sont étrangers,  
Qu'à l'infortune je dois d'être malformé ;  
Tu as de ma souffrance ton regard détourné,  
De sorte qu'en me voyant tu ne puisses m'offenser.

Dans le regard des autres mon enfer s'est logé :

Je n'y vois par leurs yeux rien qu'une infirmité

Dont ils sont le reflet qu'il me faut regarder,

Miroir de cette laideur que je ne peux cacher.

Je voudrais que le monde soudain soit aveuglé,

Que plus jamais le jour n'efface l'obscurité ;

J'avoue pour les ténèbres quelque vaine amitié

Que rompt à chaque aurore la diurne clarté.

Pourquoi ont-ils des yeux de douleur affamés,

Tous ces passants du jour, et pourquoi leur pitié  
Sur mon lot de blessures vient-elle se déposer,  
Ne scrutant que ma peau, néant de ma fierté ?

Mon corps est un spectacle, horreur qu'un défilé  
Dévore dans les sous-sol d'un sinistre musée ;  
Je suis la chose à voir, malsaine curiosité  
Qui secoue l'estomac et s'échappe en nausées.

### **Le passant**

Injuste envers toi-même, tu attires la pitié  
Ainsi que fait des mouches une chair avariée ;  
C'est d'une contrefaçon que tu noues ta pensée :  
Si tu n'es que laideur, à quoi bon résister ?

J'en sais des uns qui meurent de ne pas exister  
Et d'autres qui soupirent leur crainte d'être oubliés ;  
Tu n'es pas de c eux-là, revendiques d'être laid  
Mais refuses au regard de sur toi se poser.

Injuste envers toi-même, tu voudrais l'endosser

Et à ta propre ruine un mémorial dresser ;

Tu nourris de chimères ton désir meurtrier

D'abolir le divin et son œil refermer.

Du voyant les paupières tu envies de souder

Mais quand elles seront closes que sera ta fierté ;

Te vaudra-t-il une gloire d'avoir les dieux tué

Ou rien que le regret d'une laideur conservée.

Tu peux crever les yeux de qui t'a regardé,

Briser tous les miroirs de ton mal reflété ;

Mais ce mal à ta vie toujours sera scellé,

Plus pesant que cette ombre qui s'accroche à tes pieds.

### **Le laid**

Mon ombre est cette laideur par le jour dénoncée

Qui fuit dans le nocturne, par le sombre absorbée ;

Par un brin de lueur si je suis démasqué,

Les loups qui me poursuivent ne savent pas la pitié.

Quand l'homme sur son repos a les volets fermés,

Que les rues sont désertes, il m'est permis d'errer ;

Personne ne peut me voir, de son œil m'offenser

Et des chats que je croise nul va se retourner.

Je suis un invisible par la nuit consumé,

Échappe aux maltraitances du jour et sa clarté :

Quand s'éteint la lumière, qu'on ne peut m'observer,

Dans les rues qui sont miennes il m'arrive de danser.

Alors que je riais de mon infirmité

Profitant de la nuit pour ne rien en cacher,

Un démon sans pudeur a mon destin croisé

Et sur ma déchirure a son regard posé.

La lune, depuis le ciel, éclairait sa pitié :

Sur ce chemin désert ma laideur s'est figée !

D'une grotesque empathie j'étais le prisonnier

Et pour brise mes chaînes j'ai ce voyant tué.

### Le passant

Pour le priver de voir ton être déchiré,  
Ce monstre qu'en ton âme le mal avait caché,  
Tu as de son regard éprouvé la pitié  
Car ton cœur est sournois, un torrent de fierté.

Sur cet humble passant le soupçon t'a trompé,  
Estimant que ta forme il venait mépriser ;  
Au reflet de son œil ce qui te fut montré,  
C'est la chose que tu vois quand tu es regardé.

De tout ce que tu lis dans l'œil sur toi posé,  
Il n'est rien que de l'autre te viendrait la pensée ;  
Tu te regardes en l'autre, n'y vois qu'un reflété  
De ce qui te tourmente, sans qu'il puisse en juger.

C'est dieu qu'ainsi tu juges de son œil t'accabler :  
Ce n'est que de ton âme qu'il entend se soucier !  
Qu'importe à dieu ce corps à la terre destiné,  
Quand au jour de ta mort il y sera mêlé...

C'est l'Esprit qu'en chacun de l'autre est reflété

Et qu'un regard jamais ne saurait capturer ;

Quand tu bannis du monde qui semble te regarder,

De tout ce qui demeure, toi seul est délaissé.